

## **La Bataille des Sols : enquête sur une lutte environnementale**

Cartographie des controverses  
École de la Communication, Sciences Po Paris  
Alexis Aulagnier, Cléo Houllier, Katarina Kordulakova,  
Marianne Le Ba, Maggie Oran, Mehdi Prévôt

**Sarah Singla**

**Transcription de l'entretien téléphonique**

**Date : 20 mars 2013**

### **Pourriez-vous me parler de ce que vous faites ?**

Je suis agricultrice en Aveyron, j'ai repris la ferme familiale sur laquelle nous pratiquons le semis-direct depuis 1980.

Le semis direct sous couvert végétal est une technique qui consiste à combiner 3 piliers qui sont le non travail du sol, la couverture végétale vivante et la diversité des espèces cultivées.

### **Est-ce que vous communiquez avec la recherche sur ces pratiques-là afin d'élargir vos connaissances pour ensuite mieux les appliquer sur votre terrain et ensuite mieux les exprimer auprès d'autres personnes?**

Communiquer avec la recherche c'est quelque chose d'assez récent et nouveau dans le sens où il y avait un fossé et un manque de communication entre les agriculteurs et les chercheurs.

Après, si on parle de la recherche et de ce que l'on peut en attendre c'est qu'ils regardent nos systèmes agricoles dans leur globalité. Parcequ'aujourd'hui, il s'agit d'une souvent d'une approche monofactorielle. Par exemple, les chercheurs vont s'intéresser à l'efficacité de l'utilisation de l'azote sur le développement de la culture, mais pour développer culture, il y a aussi d'autres éléments minéraux qui interviennent au niveau physiologique. Et comme nous travaillons sur des systèmes vivants, il est difficile de pouvoir expliquer et comprendre les processus au travers d'un seul élément, d'un seul aspect. Tout est lié, beaucoup de choses sont imbriquées les unes aux autres, c'est pourquoi une approche globale et systémique serait préférable. Une approche multidisciplinaire où chaque spécialité va éclairer l'autre dans la compréhension de l'existant.

D'autre part, concernant le semis direct sous couvert végétal par exemple, nous nous intéressons davantage au sol et nous nous rendons compte que nous ne connaissons rien, et que nous avons encore beaucoup de choses à apprendre et à découvrir.

### **Etes-vous parfois sollicitée par l'INRA ou d'autres centres de recherche? Est-ce que vous pensez qu'ils ont connaissance de vos techniques qui sont différentes des leurs?**

Ils connaissent le semis direct sous couvert végétal mais les recherches ne sont pas toujours réalisées sur des parcelles travaillées en semis direct. Donc, comment peut on se servir de ces résultats pour tenter de comprendre comment ça fonctionne ?

Mais tout récemment, ARVALIS qui est un institut de recherche, a choisi de s'appuyer sur un réseau de fermes françaises où est pratiqué le semis direct sous couvert végétal. C'est une bonne initiative car la recherche sera faite dans les champs, on peut dire que ce sont les chercheurs qui vont chez les agriculteurs et non plus les agriculteurs qui vont chez les chercheurs. En travaillant ensemble sur des systèmes qui fonctionnent déjà, nous pourrions peut-être aller plus loin dans la compréhension des processus et nous pourrions aider celles et ceux qui veulent se lancer dans ces nouvelles techniques de production.

**Dans l'Aveyron, est-ce que beaucoup de gens de votre entourage pratiquent également le semis-direct? Car nous avons parlé avec un agriculteur dans le Languedoc qui nous expliquait que les techniques sans-labour, ça ne marchait tout simplement pas chez lui (bien qu'il les respectait et les reconnaissait)**

Concernant l'adoption du semis direct, c'est vrai qu'il y a de nombreux freins. Et on peut l'expliquer de plusieurs manières parcequ'il y a beaucoup de facteurs qui interviennent, que ce soit sur l'aspect social, la façon de travailler, la façon de penser et de concevoir le travail ou encore si on regarde l'histoire de l'agriculture.

Après, dans les techniques sans labour, il y a différentes choses qui sont réalisées. Certains considèrent qu'en ne labourant plus ils sont en semis direct mais en fait, ils continuent de travailler le sol encore un peu. Aussi, il est vrai que certains agriculteurs pensent que ça ne fonctionne pas chez eux parcequ'ils ont essayé ou un de leur voisin a tenté et a eu un échec. Alors, ils attribuent l'échec au semis direct. Mais il y a aussi des problèmes en labour ou en sol travaillé, la seule différence c'est que dans ces cas là, on tolère plus facilement les échecs et souvent on va dire que si ça n'a pas marché c'est dû à pas de chance, et souvent la météo a bon dos parcequ'on entend dire qu'il a trop plu ou c'était trop sec.

C'est John Menard Keynes qui disait: "Le plus difficile, c'est pas de comprendre une idée nouvelle, mais c'est d'échapper aux idées anciennes." Pour des agriculteurs qui sont habitués au système traditionnel, le plus difficile c'est le changement et de se dire qu'on peut faire différemment et que ça sera peut-être mieux. Mais ce qui est vrai pour les agriculteurs est vrai en général, on a souvent peur de changer, le poids des habitudes est important dans beaucoup de domaines.

Ce qu'on cherche à faire comprendre dans cette technique qui est considérée comme nouvelle, c'est qu'il s'agit d'un système à part entière. Le semis direct n'est pas un but en soi, et le semis direct en tant que tel ne fonctionne pas. C'est un système où on adopte une autre façon de travailler, des repères différents de ce que l'on avait jusqu'à présent. Ça demande aussi d'intégrer l'agronomie, de regarder de plus près la rotation, et aussi d'introduire de la diversité avec les couverts végétaux. En semis direct, on ne travaille pas moins, ce n'est pas plus compliqué qu'en système conventionnel avec travail du sol, c'est juste qu'on travaille différemment. On passe beaucoup de temps à observer le sol, les cultures, à se poser des questions et on se remet très souvent en question pour tenter de trouver de nouvelles solutions et continuer de progresser.

Ce qu'il faut savoir c'est qu'il n'y a pas de recettes miracles. Notre approche consiste uniquement à copier les processus naturels et à les adapter sur notre exploitation en fonction de nos conditions pédo-climatiques, des débouchés que l'on peut avoir pour certaines cultures, etc.

Ce qui marche dans l'Aveyron n'est peut être pas applicable dans l'Oise et encore moins au Brésil parceque les conditions ne sont pas les mêmes. Mais les processus naturels, eux, sont les mêmes. Le sol est couvert en permanence et les éléments minéraux sont recyclés naturellement grâce aux systèmes racinaires des plantes. Si vous regardez un bord de route, le sol est couvert en permanence par des végétaux vivants alors qu'il n'a pas été travaillé par un outil métallique. Et ça pousse !! Pourquoi est ce qu'on a de la végétation sur les bas côtés des routes que l'eau s'infiltré bien alors que dans les champs travaillés le sol est nu et que l'eau stagne ?

Ce qu'il faut percevoir aussi c'est que se lancer dans le semis direct sous couvert végétal, ce n'est pas uniquement pour de l'écologie ou de l'agronomie mais c'est parcequ'il y a des résultats économiques et sociaux derrière. L'objectif c'est quand même d'avoir un système où on arrive à vivre de notre métier et où l'on trouve du plaisir à travailler. C'est aussi comme ça que le métier d'agriculteur pourra devenir ou redevenir attractif.

Et puis, si on veut vraiment se lancer, aujourd'hui on a la chance de pouvoir aller discuter avec les agriculteurs qui ont des réussites et chez qui ça fonctionne. On n'est pas tout seul et isolé comme par le passé. Il y a de nombreux réseaux aujourd'hui et si on a envie d'essayer, on peut toujours se renseigner et se former pour mettre en place ces techniques sur notre exploitation.

**Par rapport aux agriculteurs qui se rendent compte des bénéfices du semis-direct, est-ce que ça leur paraît évident? Faut-il leur présenter les facteurs économiques pour les convaincre?**

Il ne faut pas chercher à convaincre. Convaincre, ça veut dire forcer les autres et les pousser à adopter la même attitude. Il vaut mieux une approche où on montre une autre façon de travailler, d'autres méthodes et des résultats qui sont similaires à ceux obtenus en conventionnel. C'est à chacun de s'interroger, de se remettre en question et de franchir le cap. Mais on peut avoir tous les discours qu'on veut, de belles photos et tout le reste, c'est l'agriculteur lui-même qui fera le pas. Finalement, c'est un peu comme quand on sème, parcequ'on sait à quel moment on met la graine dans le sol mais on ne sait jamais à quel moment elle va germer, les conditions de germination dépendent de plein de choses. Et pour que quelqu'un change sa façon de penser ou de travailler, c'est pareil, il y aura des rencontres, des discussions ou des remises en question qui feront que le déclic se fera ou ne se fera pas.

Et le plus beau, c'est quand certains agriculteurs franchissent le cap, qu'ils s'y mettent et qu'ils réussissent, après ils sont la preuve que ça fonctionne et ils deviennent les meilleurs ambassadeurs et le meilleur témoignage que l'on puisse apporter.

**Quel équipement utilisez-vous à la fois technique et chimique? Est-ce que vous devez faire appel à des herbicides?**

En terme de matériel agricole et d'outil de travail du sol, j'utilise uniquement un semoir de semis direct qui va déposer la graine dans le sol et la mettre en contact avec la terre pour qu'elle germe. C'est un semoir d'origine brésilienne qui est conçu pour placer la graine dans un couvert végétal existant.

Après, concernant les herbicides, il est vrai qu'on utilise la chimie, mais il faut la considérer comme un outil pour répondre à une problématique et qu'il ne faut pas la diaboliser systématiquement. La chimie fait peur en général alors qu'elle a aussi permis des avancées. Vous savez, le sulfate de cuivre utilisé en agriculture biologique c'est aussi de la chimie mais bizarrement comme c'est de l'agriculture biologique on n'en a pas peur. Et puis, c'est aussi la dose qui fait le poison. Vous salez vos plats quand vous mangez mais si vous mettez trop de sel dans votre assiette vous aurez des problèmes cardiovasculaires. Ici, c'est un peu pareil, on va utiliser uniquement la dose qu'il faut sans en mettre davantage parcequ'on sait que ce n'est pas en mettant une dose plus élevée qu'on aura un meilleur effet. Notre objectif est vraiment d'obtenir des résultats que ce soit du point de vue économique, environnemental ou encore social. On souhaite combiner toutes les performances. Grâce à ça, on verra que le système est efficace.

Et puis, aujourd'hui, on arrive à trouver des techniques pour ne pas avoir à utiliser la chimie, ou moins. Par exemple, en laissant le sol couvert avec les résidus de la culture principale ou alors en utilisant des plantes associées, les mauvaises herbes qui voudraient se développer ont moins accès à la lumière et leur croissance est freinée voire nulle. C'est à titre d'exemple mais ça signifie que dans ce système on va utiliser moins de phytos que dans les systèmes traditionnels où est amené à désherber. Nous allons utiliser moins de phytos non pas pour répondre à une contrainte réglementaire mais tout simplement parceque nous en avons moins besoin.

**Déjà en contact avec l'association BASE, mais on a également rencontré un groupe de chercheurs à l'INRA qui faisait des prélèvements de vers de terre et de sol. On a donc vu la différence visuelle entre le SCV, l'agriculture bio et l'agriculture raisonnée. Et voilà, je voulais donc savoir ce que vous en pensez du fait qu'une personne de l'INRA se spécialise dans les vers de terre et elle a inclus le SCV dans son expérimentation. Y a t-il un manque de communication et un manque d'intermédiaires entre les chercheurs et les agriculteurs.**

Manque de communication ou manque d'intermédiaire si on veut. Encore une fois, si les agriculteurs et les chercheurs pouvaient travailler ensemble, on pourrait aller plus loin. Nous avons besoin de la recherche pour comprendre et expliquer les processus et pour nous dire comment ça fonctionne mais il faut que la recherche soit faite dans les champs et avec une approche systémique et pluridisciplinaire. Et aussi, il faut comprendre que 10 ans, pour un homme c'est beaucoup mais pour un sol c'est rien. Il y a des processus qui se mettent en place sur le moyen et long terme et il est difficile de vouloir évaluer et mesurer des choses en une année seulement.

**Vous avez donc une vision double par votre profil à la fois d'agronome et d'agricultrice. En ce qui concerne les lycées agricoles, y a t-il donc un besoin de rompre ces barrières?**

Il faudrait rompre des barrières et changer certains aspects dans l'enseignement. Si nous éduquons les plus jeunes aujourd'hui et que nous les sensibilisons au sol ou à la vie du sol, demain ils ne chercheront pas à travailler de manière conventionnelle, c'est-à-dire avec la charrue, parcequ'ils n'en verront pas l'intérêt. Si on regarde ce qui se passe en Amérique du Sud par exemple, les agriculteurs d'aujourd'hui font partie de la deuxième génération où on fait du semis direct. Pour eux, pratiquer le semis direct n'est plus une question, c'est une

évidence. C'est un système à repenser mais surtout une éducation à faire. Et on pense aux élèves mais il faut aussi penser aux profs qui doivent parfois repartir à l'école pour se former à nouveau sur l'agronomie et sur ces nouvelles techniques. Sinon, la transmission de l'information ne pourrait pas se faire.

**Y a t-il vraiment une volonté publique de changer tout ça? i.e “Produisons Autrement” de Stéphane Lefoll. Est-ce que ça peut aller au-delà de la simple médiatisation et aller vers l'action?**

Oui, Stéphane le Foll a donné les orientations, maintenant il faut voir comment on les met en place sur le terrain. Vous savez il y a tellement de choses à changer, de personnes à motiver que c'est parfois difficile de le mettre en place. Mais, ça bouge petit à petit et progressivement ça se met en place. Il faut juste savoir être patient quelquefois si on veut avoir des résultats.

**Comment qualifier la différence de travail du sol par rapport au semis-direct ?**

On va dire, qu'il y en a qui travaillent le sol avec le métal, d'autres avec le végétal. Et le plus beau travail du sol et le travail le plus efficace est réalisé par les systèmes racinaires des plantes et par la faune du sol.

Le principe c'est vraiment de remplacer le métal par le végétal. Il n'y a aucun outil de travail du sol qui puisse faire un travail aussi fin que des racines. Vous pouvez travailler à la profondeur que vous voulez avec votre charrue ou d'autres outils, ça n'améliore pas la structure du sol et ça ne recycle pas les éléments minéraux.

En plus d'être de formidables recycleurs d'éléments minéraux, les plantes vont alimenter toute la faune du sol grâce aux exsudats racinaires. Il ne faut pas oublier que le sol fourmille d'un nombre très important de micro-organismes qui sont principalement nourris par les sucres issus de la photosynthèse. C'est pour ça aussi qu'on cherche à avoir des plantes vivantes toute l'année. On ne veut pas uniquement couvrir le sol, on veut le maintenir en place, le structurer et continuer à le faire vivre grâce à des végétaux vivants.

**Y a t-il des régions dans lesquelles ces techniques suscitent plus d'intérêt?**

Pour le moment, les endroits où ces techniques ont été adoptées c'est parceque les agriculteurs se demandaient comment ils pouvaient faire pour limiter l'érosion ou encore pour réduire leurs coûts de production ou gagner du temps. Mais il faudrait que ces techniques soient adoptées partout parcequ'elles ont fait leurs preuves. Elles sont basées sur les principes naturels, et la nature a toujours bien fonctionné depuis très longtemps. Cicéron disait que celui qui copie la nature ne se trompe pas, alors regardons comment elle fonctionne et inspirons nous en.

Aujourd'hui, on trouve des exemples de réussite dans tous les départements. Mais comme c'est aussi une véritable mutation et transition à réaliser dans le monde agricole, ça prend un peu de temps. Quel que soit le milieu dans lequel on travaille, il est rare de voir des siècles de traditions et d'habitudes changer en un jour.